

RAGOTIN.
Vous êtes donc blessée, objet que j'idolâtre !

LA BAGUENAUDIÈRE.
Et que va devenir ma pièce de théâtre ?
S'est-il vu sous le ciel auteur plus malheureux ?
Où trouver une actrice ? ô sort trop rigoureux !

RAGOTIN.
Je serais votre fait, monsieur, si j'étais femme :
Le rôle de l'Étoile est gravé dans mon âme,
Pour l'avoir fait au Mans repasser plusieurs fois.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Vous savez Cléopâtre ?

RAGOTIN.
Oui, j'ai sa même voix,
J'ai tout son même ton, comme elle je déclame ;
J'ai même geste enfin ; mais je ne suis pas femme.

L'OLIVE.
Bon : la nécessité prend le dessus des lois ;
La comédie était sans femmes autrefois ;
Même encore un garçon fait la fille au collège :
Nous pouvons au besoin user du privilège.
Il reste encore un page.

LA BAGUENAUDIÈRE.
O sort ingrat pour moi !

L'OLIVE.
Monsieur de Bouvillon peut prendre cet emploi :
Il est bien facié, sa voix est agréable,
Et pour un page il est d'une taille admirable.

B. BOUVILLON.
Ferais-je bien cela tout de bon ?

L'OLIVE.
Oui, vraiment.

B. BOUVILLON.
Est-ce un grand rôle ?

L'OLIVE.
Il est de deux vers seulement.

B. BOUVILLON.
Sont-ils en prose ?

L'OLIVE.
Non ; je vais vous les apprendre
En un moment.

B. BOUVILLON.
Irai-je ? ô beau-père !

LA BAGUENAUDIÈRE.
Ah ! mon gendre,
Tout ceci me fatigue.

B. BOUVILLON.
Allons donc, menez-m'y.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Que ne vous dois-je point, ô Blaise, mon ami !
Pour nous déterminer, suivons-les tous, de grâce ;
Et si l'on peut jouer, nous viendrons prendre place.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DELA BAGUENAUDIÈRE, DEBOISCOUPÉ,
DE PRÉRAZÉ, DE MOUSSEVERTE, DE
LENTILLES.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Vous qu'on nomme à bon droit les doctes du pays,
Qui, frappés en naissant au coin des beaux esprits,
Savez parfaitement faire un heureux triage
Du beau, du laid, du bon, du mauvais, d'un ouvrage,
A l'aspect de celui que l'on va déclamer,
Contre tous ses défauts n'allez pas vous armer ;
Tempérez la censure, ayez de l'indulgence
Pour la fragilité d'un auteur qui commence,
D'un novice rampant dans le sacré vallon,
Qui, quoique vieux, est jeune au métier d'Apollon.

DES LENTILLES.
Autant qu'Argus eut d'yeux je voudrais des oreilles,
Pour de ce grand ouvrage entendre les merveilles.

DE BOISCOUPÉ.
Je voudrais le louer avec autant de voix
Que le grand Briarée eut de bras autrefois.

DE PRÉRAZÉ.
De savourer vos vers mon esprit est avide.

DE MOUSSEVERTE.
Je les crois d'un savoir où le bon sens préside.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Ah ! messieurs, vous parlez en amis de l'auteur.
Revêtus d'un esprit facile admirateur,
Vous chantez son triomphe, enfliez sa renommée,
Avant qu'on ait encor la chandelle allumée.

DES LENTILLES.
Au flairer, à l'odeur, on connaît le poisson.

DE BOISCOUPÉ.
Le bon terroir produit l'excellente moisson.

DE PRÉRAZÉ.
La beauté du ruisseau se juge par sa source.

DE MOUSSEVERTE.
La bonté du cheval se connaît à la course.

LA BAGUENAUDIÈRE.
Trêve d'encens ; messieurs, cessez de me louer :
Un auteur n'est que trop facile à s'engouer.
La pièce que j'expose à vos doctes génies
Est un beau composé de ces rares saillies,
De ce bon goût nouveau, digne ouvrage du temps,
Où l'esprit prend partout le dessus du bon sens.
Fi ! fi ! de ces auteurs enchaînés par les règles,
Qui, venant sur nos mœurs fondre comme des aigles,
Pensent, en beaux discours nous peignant la vertu,
Nous donner de l'horreur pour le vice abattu.

Il est vrai que jadis, respectant leurs ouvrages,
Le cœur était touché de leurs doctes images ;
Les vives passions s'y faisaient admirer ;
On était assez sot pour y venir pleurer.
Mais les temps ont changé. La triste tragédie,
Pour plaire maintenant, en farce travestie,
Des jolis quolibets, et des propos bouffons,
Préfère l'agrément à ses graves leçons :
Elle va ramasser dans les ruisseaux des halles
Les bons mots des courtlauds, les points triviales,
Dont au bout du Pont-Neuf, au son du tambourin,
Monté sur deux tréteaux, l'illustre Tabarin
Amusait autrefois et la nymphe et le gonze
De la cour de Miracle et du Cheval de Bronze.
Voilà le véritable aimant des beaux esprits ;
Voilà, messieurs, aussi le chemin que j'ai pris.
Antoine et Cléopâtre à vos yeux vont paraître,
Non pas tels qu'ils étaient, mais comme ils devraient être,
Maistels qu'il faut qu'ils soient pour captiver les cœurs
Par la main des fripiers vêtus en bateleurs ;
Vous savez bien, messieurs... Mais j'entends qu'on s'avance.
Messieurs, un petit air avant que l'on commence.

(Les violons jonent ; et, les violons jouant, les messieurs prennent place.)

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE, représentée par Ragotin.
Non, non, je veux mourir ; ne m'en empêche pas.
Ah ! ah !

CHARMION, représentée par le Décorateur.
Le vilain ton ! prenez-le un peu plus bas.
Ce n'est point là pleurer, c'est miauler, princesse.

CLÉOPATRE.
Je veux miauler, moi.

CHARMION.
D'où vient cette tristesse ?

Quelle raison vous fait négliger vos appas ?
En quel état ici paraissez-vous ? hélas !
Une reine d'Égypte en habit d'Espagnole !
On va vous prendre ainsi pour Jeanneton la folle.
Allez couvrir ce corps d'un autre accoutrement ;
Dans votre garde-robe entrons vite un moment ;
Venez vermillonner ce visage de plâtre.

CLÉOPATRE.
Nourrice, au nom des dieux, laisse là Cléopâtre ;
Elle ne pense plus qu'à mourir.

⁴ Cette scène et toutes celles qui suivent, jusqu'à la scène xi, sont une parodie très-plaisante de la tragédie de *Cléopâtre*, de la Chapelle, qui fut représentée pour la première fois le 12 mai 1681, et qui eut un très-grand succès. Les frères Parfait, dans *l'Histoire du Théâtre français*, t. XII, p. 286 à 298, ont donné des détails intéressants sur la Chapelle et sur sa pièce ; mais ils n'ont point fait ce rapprochement.

CHARMION.

A mourir ?

CLÉOPATRE

De noirs pressentiments viennent m'en avertir.
J'ai songé cette nuit un songe épouvantable :
En tombant, mon miroir s'est cassé sur ma table ;
Mon lacet s'est rompu, mon collier défilé ;
Antoine, étant venu chez moi, s'en est allé ;
Je me suis mise au bain, l'eau paraissait bourbeuse ;
Le ciel brillait d'éclairs, la mer était grondeuse ;
De funestes oiseaux frappaient l'air de leurs cris ;
J'ai vu des loups-garoux, des hiboux, des esprits ;
Octave s'est rendu maître d'Alexandrie ;
Moi, pour me dérober à sa juste furie,
J'ai couru me cacher dans ces fameux tombeaux,
Où de feu mes aïeux sont les tristes lambeaux...
Tu me suivais partout, lorsque, las de combattre,
Antoine m'a crié : Je me meurs, Cléopâtre !
Et vite à moi, je suis vilainement blessé ;
D'un grand coup de canon j'ai l'intestin percé :
A séparer nos cœurs le sort têtus'acharne.
J'ai mis, à ces grands cris, la tête à la carne :
Charmion, qu'ai-je vu ? j'ai vu ce conquérant,
Ce héros, invalide, affreux, pâle, et mourant,
Ranimer à mes yeux ses forces languissantes,
Sangloter, et vers moi tendre ses mains sanglantes.
Que te dirai-je enfin ? tes soins officieux
Ont réduit en cordons nos voiles précieux ;
On l'en a garrotté : les chemises trempées,
A le tirer à nous nous étions occupées ;
Courbant sous ce fardeau, les ampoules aux mains,
Chacun, en maugréant, accusait les destins
De voir en l'air pendu ce grand foudre de guerre,
Quand la corde se rompt : crac, pouf, il tombe à terre.
Voilà mon songe.

CHARMION.

Ah, ciel ! j'en frissonne pour vous ;
Mais rengainez vos pleurs, Antoine vient à nous.

SCÈNE III.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Que présage à mes yeux ce teint brun, cet œil louche ?
Qui vous fait larmoyer ? Antoine, ouvrez la bouche ;
Qu'avez-vous ?

ANTOINE, représenté par l'Olive.

De tintoins mon esprit est rongé :
Par Octave de près je me trouve assiégé.
Ce petit sot me taille ici de la besogne,
Et m'en voilà camus comme un chien de Boulogne.
Mais Éros vient à nous.

CLÉOPATRE.

Ciel ! qu'il paraît troublé !

SCÈNE IV.

ANTOINE, CLÉOPATRE, ÉROS, CHARMION.

ÉROS.

A ce coup vous voilà comme un baudet sanglé,
Sire. Nous nous étions rangés sur les murailles
Pour ouïr un zéro, qui nous a dit : « Canailles,
« Écoutez-moi. Je viens de la part de César,
« Qui vous épousterà comme il faut, tôt ou tard,
« Si vous ne lui livrez cette reine fichue,
« Pour qui le grand Antoine a si fort la berlue,
« Et qui l'a débauché. Sauvez-vous à ce prix. »

CLÉOPATRE.

Il a dit cela ?

ÉROS.

Bon ! il a dit cent fois pis.

De tous les vilains noms qu'attire sur sa tête,
Au milieu de la halle, une bourgeoise en crête,
Les nommant, sans tourner tout droit autour du pot,
Il n'en a pas perdu le moindre petit mot.
Dame, à ce compliment, prenant, grattant sa tête,
Chacun a mis de l'eau dans son vin : « La requête
« Est juste, a-t-on crié. Qu'Antoine au berniquet,
« En voyant Cléopâtre, abaisse son caquet :
« Rompre avec une femme est une bagatelle. »

ANTOINE.

Moi, quitter ses beaux yeux ! que ferais-je sans elle ?
M'arracher de son lit ! moi, moi, la planter là !
On me verra plutôt, j'en jure, avant cela,
Cul-de-jatte, estropiat, impotent ; c'est tout dire.
Je vous défendrai mieux que je n'ai fait l'empire.

ÉROS.

« Assoté comme il est de ses folles amours,
« Antoine est assez fat pour la garder toujours, »
A-t-on dit. A ces mots, tous vos Romains gendarmes,
Dégringolant les murs, et boutant bas les armes,
Ont au camp de César couru comme des chiens :
Il ne vous reste plus que vos Égyptiens,
Encore ont-ils bien peur.

ANTOINE.

Mon nom leur doit suffire ;

Ils ne sont point vaincus, puisque Antoine respire ;
Faut que dans l'univers il pourra respirer,
Il vivra : de cela courez les assurer ;
Et, pour chasser la peur dont leur âme est saisie,
Qu'on leur donne à chacun pour un sou d'eau-de-vie.
Allez.

SCÈNE V.

ANTOINE, CHARMION, CLÉOPATRE.

ANTOINE.

Il n'est plus temps de rien dissimuler :
Pour la dernière fois nous allons nous parler,

M'amour ; il faut crever, et ma perte est certaine.

CLÉOPATRE.

Quoi ! Toïnon...

ANTOINE.

Par vos pleurs n'augmentez point ma peine ;
Je n'en veux pourtant pas fermer les réservoirs ;
C'est ici que sied bien l'usage des mouchoirs.
Pleurons, pleurons. Ah, sort ! quelle est pour moi ta haine !
Adieu, ma chère enfant ; adieu, ma pauvre reine ;
Nous ne nous verrons plus. Avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Le Romain est brutal ; il viole.

CLÉOPATRE.

Qu'importe ?

ANTOINE.

Vous m'attendrissez trop ; il est temps que je sorte.
Adieu.

CLÉOPATRE.

Quoi ! mon bouchon...

ANTOINE.

Ne suivez point mes pas.

Je vais là-bas, avant que de voir mes soldats,
Boire un coup de vin pur pour rassurer mon âme,
Et noyer dans ce jus le trouble... Adieu, madame.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Hélas ! ah, ciel ! Sort ! dieux !

CHARMION.

Que de termes divers !

En voilà pour orner du moins quarante vers
Des poètes du temps ; madame, êtes-vous folle ?

CLÉOPATRE.

Le ciseau des douleurs me coupe la parole.

CHARMION.

Le sort, dont votre cœur est si favorisé,
Ne va donner taloche à cet amant usé
Que pour vous en donner un autre jeune et brave,
Octave, en un mot...

CLÉOPATRE.

Moi, je charmerais Octave !

CHARMION.

Pourquoi non ? tout vous flatte, et c'est votre destin
D'avoir toujours en poche un empereur romain.

CLÉOPATRE.

L'amour fait dans mon cœur d'étranges cabrioles.
Mais ne me fais-tu point de promesses frivoles ?

CHARMION.

Non. Pour plaire à César allez vous ajuster,
Poudrez-vous les cheveux, faites-les frivotter.
Votre page paraît ; je prends soin de l'ouvrage :
Soyez triste, et sortez tôt.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE, CHARMION, LE PAGE.

CLÉOPATRE.

Soutenez-moi, page.

LE PAGE, ou B. Bouvillon.

Madame, entrez chez vous, je crains que vous tombiez ;
Vous ne me semblez pas trop ferme sur vos jambes.

LA BAGUENAUDIÈRE, se levant.

Pieds, ignorant.

B. BOUVILLON.

Eh bien ! pieds ou jambes, qu'importe ?

L'un vaut l'autre.

LA BAGUENAUDIÈRE.

A-t-on vu rimer de cette sorte,

Bourreau ?

B. BOUVILLON.

Je m'en bats l'œil. Suis-je un comédien ?

Qu'un autre fasse mieux.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Poursuivez, ce n'est rien.

CHARMION, riant.

Je n'en puis plus.

B. BOUVILLON.

On rit de moi-même à ma face.

Messieurs les baladins, avant que le jour passe,
J'étrillerai quelqu'un, et sur un autre ton.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Coquin, veux-tu rentrer ? si je prends un bâton...
Poursuivez.

SCÈNE VIII.

CHARMION, ÉROS.

CHARMION.

Éros vient, qui cherche Cléopâtre.

Que fait Antoine ?

ÉROS.

Antoine est battu comme plâtre.

CHARMION.

Et Cléopâtre est morte ; adieu.

ÉROS.

Bonsoir : quel cas...

SCÈNE IX.

ANTOINE, ÉROS.

ANTOINE.

Vous m'ôtez mon épée ; ah ! coquins ! scélérats !
Éros, que fait la reine ? où faut-il que ma gloire...

ÉROS.

La reine Cléopâtre a passé l'onde noire.

ANTOINE.

Elle est morte ?

ÉROS.

A peu près.

ANTOINE.

Est-il vrai, ce malheur ?

Ciel !

ÉROS.

Elle-même a dit qu'elle l'était, seigneur.

Je la vis l'autre jour aiguïser une dague :

Elle a pu dans son sein, en faisant zague, zague...

ANTOINE.

Mourons donc, cher Éros. Près d'Antoine assidu,
Il te souvient du jour où l'on t'aurait pendu

Pour avoir déserté. Je te donnai la vie,

Pour me faire mourir quand j'en aurais l'envie.

Frappe donc. Tu pâlis ! quelle peur te retient ?

Ne te souvient-il plus...

ÉROS.

Oui-da, il m'en souvient.

Non qu'à votre beau corps je veuille faire brèche ;

Mais, tenez, faites-vous un licol de ma mèche,

Dans un endroit bien haut je vous attacherai,

Puis après par les pieds je vous brandouillerai,

Et vous deviendrez mort.

ANTOINE.

Non ; il faut ton épée.

Frappe, Éros, ne rends pas mon attente trompée.

ÉROS.

Vous donner le trépas, c'est vous faire mourir ;

Je vous dois seulement l'exemple de courir :

Imitez-moi.

ANTOINE.

Demeure, achève ton ouvrage.

ÉROS.

Eh bien ! détournez donc cet auguste visage :

Me voilà prêt, seigneur, selon votre désir,

A vous assassiner pour vous faire plaisir :

N'ayez point peur, je vais vous percer la bedaine.

ANTOINE.

Arrête, il ne faut pas ensanglanter la scène ;

La règle le défend. Il m'en souvient, hélas !

ÉROS.

Qu'importe si la règle...

* Vers excellent dans le genre burlesque. Toute cette scène est une parodie très-plaisante de la onzième scène du quatrième acte de la tragédie de Cléopâtre, dans laquelle Éros dit à Antoine :

Vous donner le trépas, ce serait vous trahir :
Je vous dois seulement l'exemple de mourir.
Imitez-moi, seigneur.

Et Antoine, dans sa réponse, dit :

Ciel ! un esclave meurt pour m'apprendre à mourir
Mourons donc, sur ses pas hâtons-nous de courir.

SCÈNE X.

ANTOINE, ÉROS, CLÉOPATRE, M. DE
LA BAGUENAUDIÈRE.

CLÉOPATRE.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah!

La pauvre Cléopâtre est bien défigurée;
Vous voyez comme on l'a dans ces lieux accoutrée.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et qui donc ?

CLÉOPATRE.

Un béliér altéré de mon sang,
Au scandale des lois, au mépris de mon rang,
Insensé, du respect ayant franchi les bornes,
Entre les deux yeux juste il m'a planté ses cornes.
J'en demande vengeance.

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RAGOTIN,
ISABELLE.

ISABELLE.

Ah! mon père! au jardin,

Monsieur Bouvillon vient d'attaquer le Destin:
Ils sont aux mains.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Allons empêcher ce carnage.

RAGOTIN.

Oh! juste ciel! j'ai fait un bel apprentissage.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAGOTIN, LA RANCUNE.

RAGOTIN.

Le Destin s'est, dit-on, battu comme un lion;
Et, ma foi! c'était fait de Blaise Bouvillon,
Si d'une prompte fuite il n'avait pris la voie.

LA RANCUNE.

S'il eût été tué, que j'aurais eu de joie!

RAGOTIN.

Est-ce que Bouvillon te choque ou t'a rendu...

LA RANCUNE.

Non, c'est que le Destin aurait été pendu.
Depuis que d'un soufflet il m'a donné la touche,
Pour quelque démenti prononcé par ma bouche,
Quoiqu'à nous embrasser on ait vu ma ferveur,
Ce soufflet m'est toujours demeuré sur le cœur,
Et sans cesse en secret sensible à cette offense...

RAGOTIN.

Ah! pour un temps, ami, suspends cette vengeance,
Jusqu'à ce que tes soins, propices à mon cœur,
A m'être favorable accoutument sa sœur.
Je l'aime; et si tu n'as pitié de ma souffrance,
Dans deux jours il n'est plus de Ragotin en France.

LA RANCUNE.

Pour vous servir je veux oublier mon courroux;
Et pour vous témoigner combien je suis à vous,
Je vais vous en donner la marque la plus tendre
Que d'un cœur généreux un ami puisse attendre.

RAGOTIN.

De trop d'honnêteté c'est me favoriser.

LA RANCUNE.

Je n'en userais pas comme j'en vais user,
Si je ne vous aimais autant que je vous aime,
Et ne vous regardais comme un autre moi-même.

RAGOTIN.

Je te suis obligé.

LA RANCUNE.

Ce que vous allez voir

Vous montrera sur moi quel est votre pouvoir.

RAGOTIN.

Parle, achève, mon cher, de me combler de joie.

LA RANCUNE.

N'auriez-vous point sur vous dix écus de monnoie?
Prêtez-les-moi. Parbleu! je suis garçon de cœur;
Je ne les prendrais pas d'un autre.

RAGOTIN.

Trop d'honneur!

LA RANCUNE.

Si je n'avais pour vous une ardeur singulière,
Je ne vous ferais pas une telle prière.

RAGOTIN, tirant d'un bourson.

Je le crois. Tiens, voilà déjà demi-louis.

LA RANCUNE.

Les amis, au besoin, sont toujours les amis:
Je n'emprunterais pas d'aucun autre une obole.
RAGOTIN, tirant d'une bourse de sa poche.
Oh! ce demi-louis avec cette pistole,
Et puis ces trente sous, cela fait six écus.

LA RANCUNE.

Est-elle de poids ?

RAGOTIN.

Oui.

LA RANCUNE.

Dans deux jours tout au plus,
Employant tous mes soins près de votre maîtresse,
Vous entendrez parler pour vous de mon adresse.
RAGOTIN, tirant de l'autre poche.

Voilà trois écus blancs, qui font neuf justement.

LA RANCUNE.

Ma foi! vous m'avez plu tantôt infiniment
Dans le rôle...

SCÈNE II.

RAGOTIN, LA RANCUNE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur de la Baguenaudière

De le venir trouver vous fait une prière.

RAGOTIN.

J'y cours. Ah! que n'ai-je eu plus tôt cet ordre-ci!

SCÈNE III.

LA RANCUNE, à Ragotin qui s'en va.

Au moins vous me devez un écu, songez-y.
Je vois venir l'Étoile, et son frère avec elle:
De bien près, ce me semble, il obsède Isabelle.
Serait-il assez fou pour oser l'enlever?
Tout aujourd'hui de près je le veux observer.

SCÈNE IV.

L'ÉTOILE, LE DESTIN.

L'ÉTOILE.

Oui, je n'ai feint tantôt que je m'étais blessée,
Qu'afin qu'en se rangeant dans ma chambre, empressée,
Madame Bouvillon m'expliquât en effet
Tout ce qu'elle pensait de vous et du billet.
Heureusement, vous dis-je, elle l'a pris pour elle;
Elle vous cherche.

LE DESTIN.

Allons, entrons chez Isabelle.

Tantôt, sans Bouvillon, j'eusse été loin de vous.
Ses coups, que j'imputais à son dépit jaloux
De voir entre mes mains l'objet qui sait lui plaire,
M'ont fait...

L'ÉTOILE.

Songez à vous, je vois venir sa mère.

SCÈNE V.

MME BOUVILLON, L'ÉTOILE, LE
DESTIN.

MADAME BOUVILLON.

Pour savoir le détail de ce qui s'est passé,
Je vous cherche. Eh, mon Dieu! n'êtes-vous point blessé?
Contre ce fils ingrat juste est votre colère;
Mais ne la faites point passer jusqu'à sa mère.

LE DESTIN.

Je pouvais aisément lui donner le trépas;
Mais mon respect pour vous a retenu mon bras.

MADAME BOUVILLON.

Hélas! dans ce moment je m'amusais à lire
Certain billet galant que vous veniez d'écrire.
Vous rougissez! non, non, bien loin d'être perdu,

Au gré de vos souhaits le hasard l'a rendu;
Il est entre des mains qui vous sont favorables.
Vous devez quelque grâce à mes soins charitables;
Venez, pour dissiper le trouble où je vous voi,
Parler de ce billet au jardin avec moi.

LE DESTIN.

J'ai de vous obéir une ardeur singulière;
Mais je crains...

MADAME BOUVILLON.

Quoi ?

LE DESTIN.

Monsieur de la Baguenaudière,
Vous savez quels travers il s'est mis dans l'esprit;
J'en suis la seule cause, et vous me l'avez dit.

MADAME BOUVILLON.

Ne craignez rien. Monsieur de la Baguenaudière
Sur qui mon bien me donne une puissance entière,
Dans un moment ou deux, va, par mon ordre, au Mans
Inviter un parent de se rendre céans.
J'ai su trouver exprès ce devoir de famille;
Il va dans un moment partir avec sa fille.

LE DESTIN.

Avec Isabelle ?

MADAME BOUVILLON.

Oui, sans crainte désormais...

LE DESTIN.

Mais, madame, céans vous avez des valets...

L'ÉTOILE.

Eh bien! pour vous parer tous deux d'une surprise,
En allant au jardin que chacun se déguise.

MADAME BOUVILLON.

Elle a raison.

L'ÉTOILE.

Prenez quelques voiles épais,
Qui vous puissent cacher aux yeux de vos valets;
Moi, j'aurai soin aussi de déguiser mon frère.

MADAME BOUVILLON.

Aux yeux des surveillants peut-on mieux se soustraire ?
J'y cours.

SCÈNE VI.

LE DESTIN, L'ÉTOILE.

LE DESTIN.

Ah! ciel, à quoi m'engagez-vous, ma sœur ?

L'ÉTOILE.

Pour servir votre amour je flatte son erreur:
De ce déguisement j'ai trouvé le mystère,
Afin de l'obliger à nous laisser mon frère.

SCÈNE VII.

ISABELLE, LE DESTIN, L'ÉTOILE.

ISABELLE.

Je vous cherchais: mon père, en mon appartement,